

LES XIX CONVENTIONS

et de la Convention de Philadelphie, dite républicaine, du 17 septembre 1787, et de la Convention peratque de Kansas City, 1 juillet dernier, que nous nous parler.

ar ces deux Conventions, récentes toutes les deux et les deux nationales, ont dans ces derniers temps l'exécution la plus vivante et l'éclatante des deux grands is politiques et sociaux qui isputent le pouvoir et le gouement aux Etats-Unis, qui nt le mieux, à cette heure rique d'une importance suue, l'état à la fois moral et al de la république fondée les Washington et les Jeffer à la fin du siècle dernier, du III, et qui, par le triomphe l'un et la défaite de l'autre, ront réclamer l'honneur d'a-sauvé la république et la oratoire au mérite la triste re de les avoir perdues et ites.

es deux grands partis politi- des Etats-Unis, présente- it, avec leurs principes, leur rine et leurs programmes bectifs, ne sont plus ce qu'ils ent il y a un demi siècle, s que l'un s'appelait demo- e et l'autre républicain, et ce ne plus que des questions se- raires, de détails, d'écono- de simple administration, les séparant à cette heure, -stions qui rendaient une élec- présidentielle presque indéfinie et dans lesquelles on n'a- point l'émotion des grandes

ronne, alors, d'un côté com- e l'autre, avec le vainqueur à bien qu'avec le vaincu, ne ait la république en danger démocratie en péril. Car ainqueur, démocrate ou whig, lor on Pierce, ne voyait rien se pouvait rien voir d'inconsti- tionnel, d'anti-démocratique, d'anti-républicain dans le ti adverse ou opposé, et la trine ne différait pas par des nces essentielles. La doctrine éricaine était alors dans tous avez tous, souveraine comme dogme inattaquable et sacré. nfiltration anglaise n'avait nt commencé son œuvre sour- et perdue aux Etats-Unis, et i juillet vivait dans la mémoire le cœur de tous les Améri- ns.

On pourrait constater en pas- it, tant les temps étaient sim- s et clairs à cette époque, ns des conditions de paix et de me, qu'aucun des deux partis ne souciait d'un grand homme ur la fonction suprême ou la sidence de la république. Un mme ordinaire et honnête suf- ait. En est-il ainsi de nos jours ?

Qui, c'est le 19 juin dernier, à Philadelphia, que s'est réunie, le des milliers de délégués, las l'un de ces halls modernes i contiennent quinze ou vingt ille personnes, la Convention tionale dite républicaine; et at là que les délégués de tous Etats de l'Union ont acclamé ur candidat à la Présidence s Etats-Unis M. William McKinley et M. Théodore Roosevelt comme candidat à la vice- sidence. Car ces deux messieurs ont été clamés. Il n'y a eu pour eux un cri d'enthousiasme. C'est unanimité qui les a sacrés, si

l'unanimité d'un parti ou plutôt d'une convention devait sacrer des candidats. Il y en a qui prétendent, non sans raison peut-être, que les conventions sont des machines arrangées à l'avance, *packed up*, comme on dit en anglais. La politique, depuis assez longtemps, a cessé d'être une chose absolument droite, et le mot *politicien* ne signifie pas précisément homme vertueux.

Quoi qu'il en soit, c'est à Philadelphia qu'a eu lieu la convention dite républicaine, et Philadelphia est certainement une des plus grandes villes des Etats-Unis.

N'est-ce pas dans cette ville que s'assembla le premier congrès continental, le 5 septembre 1774; et s'il est une ville, vraiment historique aux Etats-Unis et pouvant se glorifier de son nom, n'est-ce pas Philadelphia ? Philadelphia, la ville des frères qui s'aiment, selon l'étymologie grecque, des *quakers* primitifs, comme nous le savons aussi, fut fondée en 1682, par les colons que William Penn, le père de la Pennsylvanie, avait amenés avec lui. Et nous pouvons dire en passant, même pour ceux qui le savent, que ce William Penn, né à Londres en 1644, fils de Sir William Penn, amiral anglais, Quaker étrange, fondateur et législateur de la Pennsylvanie, fut un singulier personnage à qui nul autre homme ne peut être comparé dans l'histoire.

Car il ouvrit gracieusement sa belle colonie américaine à tous les sectaires persécutés de l'Amérique, fit avec les Indiens nommés Sauvages des traités qu'il exécuta religieusement, abolit l'esclavage qu'il considérait comme criminel et donna à la colonie une Constitution en 24 articles qui fut certainement la base de celle des Etats-Unis. Nul homme ne fut un plus beau modèle de probité et de philantropie, c'est-à-dire d'amour des hommes. Montesquieu, l'illustre auteur de *l'Esprit des Lois*, le surnomma le Lycurgue moderne. Mais si William Penn revenait aujourd'hui dans sa ville de Philadelphia, après un sommeil de 288 ans dans le Berkshire anglais, reconnaîtrait-il bien sa ville des Frères; et M. Quay, ex-sénateur des Etats-Unis et *quaker* à la nouvelle mode, aurait-il pu lui faire les honneurs de la Convention républicaine du 19 juin dernier ?

William Penn, ce nous semble, à Philadelphia et à la Convention du 19 juin dernier, aurait été un bien grand étranger, un homme d'un autre temps et d'un autre monde, et il n'aurait guère compris cette ville devenue immense, cette population agitée et bruyante, cette Convention de tant de délégués de tant d'Etats, tous ces républicains si différents de ceux qu'il avait rêvés selon ses principes de simplicité, d'honnêteté, d'égalité, de fraternité, de justice et de bien. La civilisation, œuvre du temps qui marche, qui déroute les années et les siècles, qui emporte et qui apporte, qui fait ce que nous nommons ordinairement progrès, l'aurait sans doute surpris, même étonné, et il se serait tout d'abord dit que la liberté et la science peuvent faire d'étonnants miracles. Pouvait-il en croire ses yeux ?

Mais William Penn, après l'étonnement passé, un peu revenu de la surprise de ses sens, plus maître de lui-même, voyant mieux avec l'esprit et la pénétration du penseur, la sagesse du législateur et le cœur du philanthrope, aurait-il admiré longtemps et sans réserve la civilisa-

tion nouvelle qui se serait offerte à ses yeux et les aurait blouis ?

Puis, comme la Convention nationale assemblée dans sa ville de Frères avait pour mission républicaine, à la fin de ce XIXe siècle et pour le XXe, de choisir les deux premiers magistrats d'une république de plus de 30,000,000 d'habitants, magistrats suprêmes ayant une taille que les rois de son temps n'avaient pas, il aurait pu donner son opinion et son impression, toutes deux sensées et désintéressées, sur les deux hommes appelés à un tel honneur et devant sans doute en être dignes. Car si la monarchie, avec ses lois d'hérédité et de succession in-

posée à un peuple tel homme, tel individu, tel fils et même telle fille, un peuple libre et républicain, dont les magistrats sont élus et temporaires, peut se donner les magistrats de son choix, de sa préférence, les meilleurs, les plus dignes, ceux qui l'honoreront et le serviront le mieux, ceux qui, comme aux Etats-Unis surtout, auront en des précédentes élus qui ont laissés des noms aimés, honorés et vénérés dans l'histoire de leur pays et de leur république.

Si les sujets d'une monarchie, empire ou royaume, ont quelquefois le droit de murmurer, peut-être même de se révolter, les citoyens d'une république démocratique n'ont pas celui de se plaindre de leur sort.

En vérité, il serait curieux de savoir l'opinion de William Penn sur William McKinley. William McKinley, sans doute, n'assistait pas à la Convention de Philadelphia; mais son portrait y était et son esprit l'honnêteté assurément. Puis McKinley n'est pas Président de moins plus de trois années, avec des actes nombreux à son crédit, pour être un inconnu pour qui que ce soit. Qui ne le connaît pas, physiquement et moralement ?

C'est comme républicain, en compétition avec W. J. Bryan, qu'il a été nommé et élu président de la république des Etats-Unis aux dernières élections présidentielles, alors que le parti républicain, malgré ses tendances prononcées en faveur de la centralisation, n'avait pas encore perdu le droit de porter son nom et pouvait encore se réclamer du vieux parti Whig et de Henry Clay par la doctrine de la protection. M. McKinley lui-même, sans bien définir cette protection devenue faveur pour un expédient politique, passait pour en être l'apôtre le plus ardent et le plus éloquent. La parole joue un grand rôle dans les républiques et les démocraties, étant une magnifique promesse qui trompe souvent, mais qui réussit presque toujours. Le peuple fidèle sera toujours un être admirablement crédule et heureux de sa crédulité. Le peuple espérant croit au-delà de toute croyance.

M. McKinley, du reste, n'est ni un homme ordinaire ni un homme vulgaire, et c'est assurément un bel homme, avec de la tenue, de la dignité et un air de puissance. Il ressemble à quelqu'un et l'on voit sans peine qu'il est quelqu'un. Son ensemble physique est loin d'être commun, et sa tête, ce sommet de l'homme et sa révélation vraie, est d'un homme véritable. Le front élevé dit le penseur, l'œil assez profond voit les choses que d'autres ne voient pas, le nez est correct et bien modelé, la bouche qu'aucune barbe ne dissimule est plus celle d'un orateur que d'un politi-

cién, le menton est ferme, point fuyant et plein de volonté, et l'ossature, sans grossièreté, sans difformité, harmonieuse dans sa force, indique assurément du caractère et de la jouissance.

Il en est qui prétendent que M. McKinley, physiquement, ressemble à celui qui fut Napoléon Ier, non Napoléon III.

Car si Napoléon Ier fut une magnifique tête d'homme, puis- sante, avec du génie dedans, Napoléon III fut une assez pauvre tête, sans beaucoup de cervelle.

Il se peut, après tout, qu'il y ait une ressemblance physique réelle entre celui qui fut le prestigieux empereur des Français et celui qui est le Président actuel de la République des Etats-Unis, bien que ces deux hommes n'appartiennent aucunement à la même race, puisque l'un est en Corse, dans la Méditerranée, tandis que l'autre est né en Amérique, dans l'Ohio, l'Etat des pompiers et des pommes.

J. GENTIL.

entra un instant à l'église où elle se prosterna de longs instants; puis, d'un pas rapide, elle rentra chez elle, un peu soucieuse des moyens à employer pour amener la malade à de meilleurs sentiments. Le lendemain, elle se leva tout de bon et porta dans la vieille fille à des pensées plus hautes; elle s'ingénia à lui parler dans ses histoires, de la beauté du ciel, de la bonté divine; elle y glissa des anecdotes sur la vie des Saints. Olympe écoutait, s'exclamait et s'en tenait là. Rien ne la touchait; et pourtant son mal empirait: c'était une affaire de jours.

Le mercredi suivant, elle accueillit encore plus joyeuse sa spirituelle et gracieuse garde.

— Je me sens mieux, lui dit-elle; je suis heureuse de guérir, car je pense à mes neveux qui désireraient sans doute me voir mourir, et qui ont certainement envoyé les demoiselles Denis pour m'avertir du moment; mais patience! ils n'auront rien de ma petite fortune.

— Voulez-vous en parler à un notaire? insinua doucement Mme Duroc.

— Non, non, inutile. Voyez-vous, madame, je ne suis pas riche; mais j'ai quelques économies et je ne veux pas qu'elles en profitent. Du reste, dit-elle avec un entêtement ordinaire, je vais guérir.

— Et si les serons bien attrapés, vos neveux, ainsi que les demoiselles Denis, ajouta Mme Duroc, prise d'une inspiration soudaine.

— Oh! celles-ci! que pourrai-je donc faire pour les punir de m'avoir dit des choses désagréables?

— D'abord, venez, c'est un premier point qui les ennuiera, ensuite, essayez-les à la malade impatiente et curieuse.

Et Mme Duroc se pencha mystérieusement à son oreille, murmura en riant comme un enfant qui prépare une bonne espièglerie.

— Eh! eh!... Faites donc venir un prêtre. Ce que celles-là feraient enragées! Olympe fit un mouvement de recul aussi brusque que le pernatil sa faiblesse, dardant sur Mme Duroc ses petits yeux inquiets et soupçon-

neux. — Oh! rien que pour les taquiner, reprit celle-ci avec sa malicieuse griserie, elles verront entrer un prêtre, croient-elles que vous allez mourir, et plus tard, quand vous serez guérie, elles s'en iront faire leurs prières sur votre état. Puis quelle rage de voir que vous n'avez fait qu'un recours à elles pour demander le vicairé si ça vous plaisait! Quant à vous, cela ne vous engage à rien; vous causerez dix minutes, et le tour sera joué!

— Quelle bonne idée! Ah! s'il n'était pas si tard, je ferais bien dire à l'abbé Clément.

J'y vais de suite, se hâta de répondre Mme Duroc en s'échappant. — Dix minutes après elle ramenait le prêtre mis au courant de l'importance du cas. Sa vue Olympe, dont la mémoire et la tête affaiblies avaient un peu oublié ce projet de taquiner les voisines, l'apostrophe, mécontente: — Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Chut! chut! s'interposa Mme Duroc à mi-voix, prenant un air mystérieux et drôle, — les demoiselles Denis sont sur le palier, elles nous ont vu entrer, et si vous voyiez leur mine déconfortée!

Olympe se mit à rire; la conversation devint vite amicale entre elle et le vicairé. L'intelligente intermédiaire n'avait plus rien à faire; elle se retira.

Que se passa-t-il alors entre ces deux âmes dont l'une refusait la paix que voulait lui apporter l'autre? Nul ne le sut jamais, pas même les demoiselles Denis qui écoutaient aux portes.

Mais le samedi matin, Olympe, après avoir reçu tous les sacrements, exhalait un dernier soupir tranquille, paisible comme avait été sa vie entière, tenant fixés sur le regard consolateur et plein d'espérance de l'abbé, ses petits yeux reconnaissants et doucement expressifs.

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

Lorsque les neveux vinrent toucher l'héritage, on trouva dans un bas, des sous et des pièces blanches pour la somme de... quarante francs.

C'étaient les économies d'un demi-siècle de labeur!

Elle ne pensait plus aux demoiselles Denis.

RECETTES.

Photographies sur les Cartes Postales. Les cartes postales illustrées sont à la mode; toutes les familles possèdent un ou plusieurs photographes amateurs; utiliser le talent de ces amateurs pour illustrer les premières est tout indiqué.

Voici un procédé de sensibilisation de cartes qui pourra rendre de véritables services à ceux qui se livrent à cette récréation, il est indiqué par un de ses lecteurs à la *Photo-Revue*. Il s'agit d'une solution unique donnant des résultats excellents et, chose importante, d'un prix de revient des plus modiques.

Voici la solution: Eau distillée... 30 grammes. Azotate d'argent... 1 gr. 12. Acide tartrique... 5 grammes.

Dissoudre dans l'ordre et conserver dans l'obscurité. On étend cette solution (au pinceau) sur la carte à sensibiliser, et ce dans le delix sens, puis on laisse sécher à l'obscurité et à l'abri de la lumière. On tire très fortement en entreposant un cache à une lumière vive; la solution étant assez lente... Une fois imprimée, l'épreuve peut être simplement fixée dans le bain suivant:

Hyposulfite... 50 grammes. Bisulfite de soude... 15 grammes. Eau... 1000.

qui donne une couleur brun rouge, mais à l'aide du virage, séparé ou combiné, on peut obtenir tous les tons photographiques jusqu'au noir très foncé.

Une remarque: la solution étendue directement sur le papier sans rapport spécial (gélatine, cellulose ou collodion), l'image obtenue n'est pas aussi fixe que celle qu'on obtient sur les papiers gélatino-chlorure, bromure, etc., mais peut-être aurait-il moyen d'y remédier en additionnant cette solution d'un peu de gélatine, qui lui donnerait une légère consistance et augmenterait peut-être la finesse des détails.

Nouvelle Fibre Textile

Un correspondant du *Journal du Commerce*, de Rio-de-Janeiro attire l'attention sur la fibre de la guaxima qui croît partout à l'état sauvage mais qu'on trouve en plus grandes quantités dans les terres basses près de la mer. On croit que cette fibre pourrait parfaitement remplacer le jute, et former la base d'une importante industrie. Les fils sont longs et très forts; ils peuvent résister à l'action de l'eau; les pêcheurs de la côte s'en servent pour leurs filets qui durent pendant des années si on les trempe dans une teinture d'écorce de pistachier (aroura). Le traitement de la fibre de la guaxima exige pas une longue macération comme le traitement du jute; il suffit de l'immerger pendant quelques jours dans l'eau courante pour pouvoir enlever à la main l'écorce verte qui enlève les tiges au soleil pour faire sécher la partie ligneuse; celle-ci se contracte et on en sépare alors facilement l'écorce fibreuse.

Le Règne Animal.

Die Natur donne quelques chiffres intéressants relatifs au nombre d'animaux qui vivent dans la mer. Le nombre total des animaux connus et décrits est de plus de 400,000, alors qu'on ne compte guère que 150,000 sortes de plantes.

Les insectes fournissent à eux seuls plus de 250,000 espèces dont 120,000 pour les coléoptères, 50,000 pour les lépidoptères, 38,000 pour les hyménoptères, etc. Les oiseaux fournissent à peu près la trentième partie du nombre total d'animaux; on en compte environ 13,000 sortes. Pour les poissons le chiffre est de 12,000; pour les reptiles, 8,300 dont 1,840 sortes de serpents (300 environ vivants). On connaît en outre: 1,300 sortes d'amphibiens, 20,000 sortes d'arachnides, 50,000 sortes de mollusques, 8,000 sortes de vers, 3,000 sortes d'échinodermes, etc.

Le Muséum d'histoire naturelle de Berlin posséderait 200,000 sortes d'animaux représentés par environ 1,800,000 exemplaires.

Le Meilleur est le Meilleur Marché.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Résidences à prix réduits. Pour des informations appeler le Téléphone 1991. UMBRELAND TELEPHONE AND TEL. GRAF. Colin Poydras et Carondelet.

Conseil de guerre à Tien Tsin.

St-Petersbourg, Russie, 14 juillet. — Une dépêche de Khabarovsk, en date du 12 juillet, dit qu'un conseil international de guerre tenu à Tien Tsin il a été décidé de continuer pour le moment les efforts des alliés à fortifier la ville et à établir des communications aérées avec les forts et les arsenaux de Taku.

Le Veuve a Perdu son Cœur.

Un cratère ardent, soudainement éteint, a été exploré par des savants qui ont découvert que le cœur avait disparu. Plusieurs théories sont proposées concernant la disparition de la vie et de la disparition du cœur. On croit généralement qu'il s'agit d'un événement, ce qui est considéré comme improbable. C'était aussi inattendu que le sont les découvertes d'un cœur dans certaines personnes sans un tronc artériel. Le légionnaire américain sont négligés, jusqu'à ce que la disparition de la vie soit expliquée. Le remède à prendre est le *Heartier stomach Bitter*. Cet excellent médicament est sans danger, dans tous les cas de constipation, indigestion, état bruyant, ou à la suite de fièvre ou frissons. Il stimule les intestins, qui ramènent au bon état, et augmente l'appétit. Ne manquez pas de le prendre à temps.

Voici comme se prépare la gelée pour pâté ou galette.

Faites roussir quelques tranches de bon dans une casserole et laissez les plus ou moins longtemps prendre coloration, suivant que vous désirez une gelée plus ou moins foncée; ajoutez-y deux pieds de veau ou de porc, quelques os de porc, un jarret de veau, des carcasses et débris de volaille ou gibier, une bouteille de vin blanc, deux bouteilles d'eau, un oignon piqué, carottes, bouquet, des débris de lard, un peu de vinaigre et de jus de citron.

Le tout étant convenablement salé, laissez cuire tout doucement à petit feu pendant six heures environ, et quand vous jugez la cuisson suffisante, passez la gelée et mettez-la refroidir.

Lorsqu'elle est prise et froide, on la dégraisse, puis on la remet sur un feu vif pour la clarifier.

Dès qu'elle est tiède, on y ajoute deux ou trois blancs d'œufs battus en demi-niège, avec les coquilles grossièrement écrasées; puis, aussitôt qu'elle commence à bouillir, et l'on voit alors qu'elle est claire on la passe dans un linge fin, mouillé à froid et serré pour en exprimer l'eau, et on laisse couler la gelée, sans presser.

L'attitude correcte de M. Bryan.

Columbus, Gie., 14 juillet. — Louis Gizzard, membre du comité de la plateforme de Kansas City, et membre en même temps du sous-comité qui a rédigé la plateforme, vient, à ce sujet, de corriger certaines impressions faites sur ce sujet, surtout en ce qui concerne les prétentions que l'on a attribuées à M. Bryan.

Comme la Presse n'avait pas été admise aux conférences, il a pu se glisser des erreurs involontaires ou non dans les rapports qui ont été publiés dans certains journaux.

Il n'est pas vrai que M. Bryan ait un seul instant prétendu dicter ses conditions.

Suivant M. Garrard, on devait maintenir la plateforme de Chicago sans en rien retrancher. Si l'on avait mentionné un seul article comme devant être biffé, c'en était une révolte. Quant à l'attitude de M. Bryan, elle a été irréprochable.

Il a, dès les commencements de la campagne, déclaré au sénateur Jones, président du comité national, et du comité de la plateforme, que la rédaction était livrée à la sagesse, à la prudence du comité. Ceux qui ont voulu le représenter comme un dictateur, ont agi comme de faux amis.

Conseil de guerre à Tien Tsin.

St-Petersbourg, Russie, 14 juillet. — Une dépêche de Khabarovsk, en date du 12 juillet, dit qu'un conseil international de guerre tenu à Tien Tsin il a été décidé de continuer pour le moment les efforts des alliés à fortifier la ville et à établir des communications aérées avec les forts et les arsenaux de Taku.

Le Veuve a Perdu son Cœur.

Un cratère ardent, soudainement éteint, a été exploré par des savants qui ont découvert que le cœur avait disparu. Plusieurs théories sont proposées concernant la disparition de la vie et de la disparition du cœur. On croit généralement qu'il s'agit d'un événement, ce qui est considéré comme improbable. C'était aussi inattendu que le sont les découvertes d'un cœur dans certaines personnes sans un tronc artériel. Le légionnaire américain sont négligés, jusqu'à ce que la disparition de la vie soit expliquée. Le remède à prendre est le *Heartier stomach Bitter*. Cet excellent médicament est sans danger, dans tous les cas de constipation, indigestion, état bruyant, ou à la suite de fièvre ou frissons. Il stimule les intestins, qui ramènent au bon état, et augmente l'appétit. Ne manquez pas de le prendre à temps.

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

31 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE

— DE MAUPERTUIS

III

TROUPE NOMADE.

Suite.

Mrs Harris n'avait rien à re-

sa rêverie accablée, mais il se tut.

Elle s'éloigna sans bruit, modestement et furtive.

C'était pour elle un jour de liberté. Elle pouvait disposer de son temps comme elle le voulait. Elle descendit vers la rivière et, là, s'assit sur un banc, tout près de l'eau. Elle fut toute surprise, un quart d'heure après, de voir Horace qui se dirigeait de son côté. Sans doute, il ne la voyait pas, ou peut-être la charme de Colette opérât-il déjà. Toutefois quand il fut à cinq ou six pas d'elle, il n'alla pas plus loin. Un dernier reste d'orgueil le retenait avec cette timidité qui n'est pas rare chez les hommes et aussi la pudeur de laisser voir, toute saignante et toute vive, la plaie béante de son âme. Il passa derrière elle, remonta vers Vilefort et Colette ne fit pas semblant de l'avoir aperçu.

Le soir était venu. Un peu de vent s'éleva et l'humidité monta de la rivière. Elle regagna le château, pensive.

Il l'attendait sur le chemin, debout, la tête penchée, le bras croisés.

— Ainsi, mademoiselle, vous ne me croyez pas coupable ? Elle retrouva sa gaieté pour lui répondre, dans une exclamation qu'elle accompagna d'un rire frais, où brillèrent ses dents: — A continuer.

ser à une personne dont le portemonnaie était si bien garni. Ce fut avec la plus parfaite urbanité qu'elle se mit à la disposition de sa future sœur et qu'elle l'invita à s'expliquer.

— Merci, Madame, répondit celle-ci; c'est pour moi, dans la situation présente, une bonne fortune de pouvoir me confesser à une personne sûre et me confier à son expérience; vous me voyez dans un grand embarras.

La directrice parut vivement intéressée. Ce n'était point chose rare pour elle de se trouver en rapport avec des jeunes filles dans l'embarras.

— Ne vous tirez pas de là, ma chère enfant, déclara-t-elle dans une expansion; ne craignez pas de m'avoir votre cœur.

— Merci de cette bonne parole, Madame, répliqua la jeune fille; je vais donc aussi brièvement que possible vous conter mon histoire. J'appartiens à une excellente famille. Orpheline, indépendamment, je serais absolument libre de disposer de mon avenir si des parents n'avaient entrepris de me représenter comme hasardeuse et même quelque peu déshonorante la carrière théâtrale, vers laquelle m'entraîne la plus irrésistible des vocations.

Ce sont des gens bien bornés et d'esprit bien étroit, remarqua sagement le directeur choqué. — Bien étroit, renchérit son interlocutrice avec un soupir.

Pourtant il est certain qu'ils ont quelque droit sur moi, que ma fortune les tente et qu'ils ne cherchent qu'à me circonvenir. A la faveur d'un voyage, je suis parvenue à leur échapper, mais s'ils remettaient la main sur moi!

— Tranquillisez-vous; mon enfant; vous trouverez en moi une amie.

— D'autant plus, continua Edith, comme suivant le cours de ses réflexions, que votre troupe étant destinée à voyager en pays étranger, en me joignant à elle, j'échapperais plus sûrement à mes persécuteurs que près de vous; je trouverais peut-être en même temps un guide et une protectrice, protectrice que je saurais dédommager de l'embarras que lui causerait ma présence et dont je serais heureuse de reconnaître le dévouement et les services.

Cette histoire pouvait n'être qu'un roman. Tout-fois Mrs Harris avait trop d'intérêt à la tenir comme véritable pour se permettre d'en douter. Son imagination lui suggéra soudain une longue suite de banknotes venant s'aligner derrière celle qui gisait solitaire au fond de sa poche.

— Vous avez bien fait de compter sur moi, déclara-t-elle dans un élan; que puis-je faire pour vous obliger?

— Il me faudrait, déclara l'inconnue, un endroit tranquille où

je prendrais pension. Une fois en sécurité, je pourrais poursuivre mes études théâtrales sans être inquiétée et je n'oublierais certes pas ceux à qui je devrais la réalisation de mes vœux les plus chers.

— C'est là un désir absolument légitime et si mon logement était moins étroit...

Elle soupira en songeant à ce qu'était ce logement, à la petite cuisine resserrée derrière le bureau, aux chambres sordidement meublées, presque sans air respirable, dont l'une abritait son sommeil.

Or la visitense, qui lui tombait du ciel, représentait pour elle la plus inespérée des aubaines.

— Votre histoire m'a profondément émue, déclara-t-elle avec dans la voix un tremolo qui témoignait de son attendrissement, et je ferai certainement pour vous venir en aide tout ce qui est humainement en mon pouvoir. Je vous l'ai dit, ma demeure est bien exigüe, mais en nous y serrant un peu nous arriverons à y tenir toutes deux et nous nous arrangerons pour y vivre côte à côte.

C'était tout ce que demandait la pauvre Edith. Cet asile, si inespéré qu'il fut, représentait d'assez bonne grâce les effusions de sa directrice en songeant que, si exagéré qu'en fût le prix, elle ne payerait jamais assez cher cette hospitalité.

— C'est là un désir absolument légitime et si mon logement était moins étroit...

Elle soupira en songeant à ce qu'était ce logement, à la petite cuisine resserrée derrière le bureau, aux chambres sordidement meublées, presque sans air respirable, dont l'une abritait son sommeil.

Or la visitense, qui lui tombait du ciel, représentait pour elle la plus inespérée des aubaines.

— Votre histoire m'a profondément émue, déclara-t-elle avec dans la voix un tremolo qui témoignait de son attendrissement, et je ferai certainement pour vous venir en aide tout ce qui est humainement en mon pouvoir. Je vous l'ai dit, ma demeure est bien exigüe, mais en nous y serrant un peu nous arriverons à y tenir toutes deux